



**RENCONTRES
PHOTOGRAPHIQUES
BOULOGNE-BILLANCOURT**

**DOSSIER DE PRESSE
FINALISTES & LAUREATS
EDITION 2023 - 2024**

Association RPBB
332 Avenue du Maréchal Juin
92100 Boulogne-Billancourt
France

contact@rpbb.fr
www.rpbb.fr

L'association RPBB



Née en 2022 sous l'impulsion de Ferit Duzyol, co-fondée par Jean-Pierre Colly et développée avec Dominique Charlet, Francisco Aynard et Charlotte Flossaut, l'Association culturelle Rencontres Photographiques de Boulogne-Billancourt (RPBB) a pour objet de contribuer à la promotion du regard documentaire visant à une meilleure connaissance et compréhension de notre monde, riche de la diversité de ses cultures et de la variété des réponses apportées aux multiples défis de nos sociétés

Des rencontres, des lectures, des lauréats

Organisée selon un calendrier en trois temps avec, des lectures de portfolios où photographes et experts se rencontrent en novembre, suivies par deux remises de Prix et un programme d'exposition, l'action de RPBB s'inscrit dans la continuité de l'histoire et de la place que la photographie a toujours eu dans la ville de Boulogne-Billancourt.

En dates du 28 février et du 19 mars, deux Jury à savoir le Grand Jury RPBB des experts sous la présidence de Laurent Bignolas et le Prix du Public RPBB de Boulogne-Billancourt ont su distinguer 10 finalistes et deux lauréats, dont voici les résultats.

L'ensemble des 67 experts, représentatifs du champ de la photographie et formidablement investis dans cette mission, est à découvrir sur notre site www.rpbb.fr.

Grâce à eux 1032 lectures ont pu être données, permettant la présentation et découverte de sujets photographiques très engagés, dont sont issus les finalistes et lauréats auxquels nous sommes fiers et heureux de vous donner accès.

Avec nos sincères remerciements pour l'attention que vous porterez à ces informations.

L'équipe RPBB



ANAÏS TONDEUR

LAUREATE DU
PRIX RPBB
2024

BIOGRAPHIE

Anaïs Tondeur, née en 1985, vit et travaille à Chamarande.

Dans une exploration de nos modes de relations à l'autre qu'humain, la démarche d'Anaïs Tondeur est ancrée dans la pensée écologique. Elle développe une pratique interdisciplinaire par laquelle elle explore de nouvelles façons de raconter le monde, porteuses de transformations de nos relations aux autres du vivant et aux grands cycles de la terre.

Elle s'intéresse ainsi aux matérialités invisibles de l'air et du climat à travers des processus de photographies qu'elle compose avec les sols, l'atmosphère, et les résidus toxiques dont ils sont chargés. De fait, « elle saisit les images aux interstices des corps et des environnements. Car si l'image a été, et est toujours, l'alliée fidèle de toute action environnementale, comme plus de soixante-dix ans de mobilisation écologiste nous l'ont montré, repenser les contradictions du médium nécessite de repenser le médium lui-même» (Kyveli Mavrokordopoulou, 2023).

Elle a été artiste en résidence de recherche et de création au Muséum national d'Histoire naturelle de Neuchâtel (2023), dans l'ancienne réserve de graines de la Famille de Vilmorin (Verrières-le-Buisson, 2020-21) aux Chantiers Partagés sous le commissariat de José-Manuel Goncalves et du 104 (2018-19), à Artlink (Irlande, 2019), au Musée des Arts et Métiers (2018-17), au CNES (2016), au Laboratoire de la Culture Durable initié par COAL au Domaine de Chamarande (2015-16), au Muséum national d'Histoire naturelle, à l'Institut Pierre et Marie Curie (COP 21, 2015) et à La Chaire Arts & Sciences (École Polytechnique, 2013-15).

Diplômée de la Central Saint Martin (2008) et du Royal College of Arts (2010) à Londres, lauréate du Prix Art of Change 21 et récipiendaire de la Mention d'honneur Cyber Arts, Ars Electronica Festival (2019), elle a présenté et exposé son travail dans des institutions internationales telles que le MA- MAC (Nice), Centre Pompidou (Paris), Serpentine Galleries (Londres), Bozar (Bruxelles), Biennale Di Venezia, Pavillon Français, (Lieux Infinis), Kröller-Müller Museum (Pays-Bas), Museum Ostwall, Dortmund U, Museum für Kunst und Gewerbe, (Allemagne), Kunst Haus Wien (Autriche), Chicago Art Center, Spencer Art Museum (USA), Choi Center (Beijing), Nam June Paik Art Center (Séoul).

*NOIR
DE
CARBONE*



Fair Isle (Phare), 23 mai 2017, Niveau de particules en suspension (PM 2,5 μ m) dans l'air : 2,12 ug/m³,
Tirage au noir de carbone



Sutton-in-Ashfield, 5 juin 2017, Niveau de PM 2,5pm dans l'air : 5,16pg/m³, dans l'air : 2,12 ug/m³, Tirage au noir de carbone

Cette série de portraits de ciels est imprimée avec une encre composée de particules de noir de carbone, filtrées dans l'air le jour de chaque prise de vue, lors d'expéditions sur la piste de nuages.

Spectres de nos sociétés industrialisées, ces particules de noir de carbone, cette matière en suspension aérienne dont Anaïs Tondeur a suivi la trace sont issues principalement de la combustion incomplète d'hydrocarbures. Ces particules micron-scopiques ne connaissent aucune frontière. Elles se dispersent avec les vents, dérivent en quelques jours le long des courants atmosphériques pour retomber à plusieurs centaines de kilomètres de leur point d'émission. De plus, si ces particules ne connaissent aucune limite géographique, elles pénètrent également l'intérieur de nos corps, déclenchant selon l'OMS plusieurs millions de décès par an.

Par la matérialité de l'image photographique, cette série de portraits des ciels invite à penser la porosité de nos corps au monde, l'entremêlement de nos existences aux grands cycles de la terre.

Ce protocole photographique est né d'une collaboration entre la photographe et les physiciens du centre de recherche de la Commission européenne.

GRACE A LEURS OUTILS DE SUIVI DES DEPLACEMENTS DE POLLUANTS DANS L'ATMOSPHERE, ANAÏS TONDEUR A PU SE MELER AUX FLUX DE PARTICULES FINES QUI ATTEIGNENT MEME LES TERRITOIRES LES PLUS SAUVAGES.

Par une expédition de 1350 km, elle a ainsi retracé le parcours d'un ensemble de particules de noir de carbone, du point où elles rencontrèrent son propre corps, sur l'île de Fair, au nord de l'Écosse, au port de Folkestone où elles furent émises.

De chaque jour de l'expédition, Anaïs Tondeur a préservé une photographie du ciel et un masque aux fibres microscopiques par lesquels elle filtrait les particules rencontrées. Des fibres des masques ces particules ont ensuite été extraites afin de les transformer en encre utilisée pour tirer chaque photographie du ciel.

Avec ce protocole sensible, la photographie émerge ainsi du médium. Composés de la matière particulaire contenue dans le ciel photographié, les tirages nous conduisent à percevoir la façon dont le médium nous relie au monde. Ils nous ramènent à notre relation à l'atmosphère. Un ciel qui ne serait plus la toile de fond de nos vies terrestres, mais, de souffle en souffle, le milieu dont nos vies dépendent.

**NATALYA
SAPRUNOVA**

**LAUREATE DU
PRIX DU PUBLIC
RPBB**

BIOGRAPHIE

Natalya Saprunova, née en 1986 à Mourmansk dans la région arctique de la Russie, est une photographe documentaire basée à Paris, membre de l'agence Zeppelin. Durant ses études supérieures de professeur de français en Russie, elle travaillait comme photojournaliste pour le quotidien Le Messenger de Mourmansk.

Arrivée en France en 2008, Natalya Saprunova étudie et travaille dans le Marketing pendant 8 ans à Paris. Fin 2016, elle abandonne son CDI pour revenir à la photographie, domaine qui la passionne depuis sa petite enfance. Naturalisée française et diplômée en photojournalisme à l'école des métiers de l'information EMI-CFD au printemps 2020 à Paris, elle continue à explorer les problématiques de la société moderne liées à l'identité, l'intégration, le changement climatique, la jeunesse, la féminité et la spiritualité.

Depuis 2019, Natalya Saprunova a repris la route du Grand Nord, celle de son enfance, pour rejoindre les toundras Saamis sur la péninsule de Kola, en Russie, non loin de la Finlande et de la Norvège. Adolescente, elle était passionnée par les légendes et l'histoire du peuple Saami. En 2022 elle découvre la Yakoutie et ses populations autochtones, puis en 2023 l'Arctique Canadienne. Agissant en dehors de toute commande Natalya Saprunova est son propre commanditaire. Elle voyage en solitaire, toujours munie de son appareil photo et d'un carnet de note, jusqu'à ce que, sur place et au gré des rencontres elle tisse des liens avec les populations locales qui, touchées par son projet l'accueillent et partagent avec elle leur repas, leur culture mais aussi leurs inquiétudes et leurs espoirs. Natalya rejoint leur mode de vie, elle coud, cuisine, prépare les stocks de bois et de glaçons. Saprunova travaille au long terme, retournant régulièrement dans ces conditions extrêmes bravant des températures allant jusqu'à moins 60 degrés.

Passionnée par la transmission des savoirs, Natalya Saprunova donne des cours de photographie à Paris à l'école Graine de Photographe depuis fin 2016. Natalya a également accompagné des voyages photos pour des groupes français en Russie à Saint-Petersbourg et au lac Baïkal.

Son travail a été récompensé par Canon Story Daily Life Award à Istanbul Photo Awards, UNICEF Photo of the Year, Marilyn Stafford FotoReportage Award, Lucie Foundation Award, Lens Culture Critics' Choice, Meitar Award for Excellence in Photography, Ann Lesley Bar-Tur Photo Award, Canon Femme Photojournaliste 2022.

*EVENKS,
GARDIENS
DES
RICHESSES
YAKOUTES*



Nadejda, artisane de Khatystyr, tient des queues de grands tétaras qu'elle a chassés elle-même. Les costumes Evenks s'inspirent de la nature, telle l'amulette à son cou qui reproduit la forme des plumes de cet oiseau.



À l'occasion du Congrès toungouse, en juillet 2022, des Evenks de 9 oblasts de Russie se retrouvent sur une rive du lac Baikal. Ils exécutent une ronde avec des chants rituels qui symbolisent l'espoir de transmettre leur culture.

Ils font corps avec la taïga. Éleveurs de rennes, chasseurs de tradition, les Evenks connaissent tout de cette grande forêt froide. Présents aux quatre coins de la Russie, ces nomades ont gagné le surnom d'« aristocrates de Sibérie » en conduisant leurs troupeaux avec dignité, noblesse, aisance et courage. Le costume officiel des hommes, semblable à une queue-de-pie, leur a même valu le surnom de « Français de la forêt ». Mais en Yakoutie, là où le paysage est parsemé de mines d'or et de diamant, ce peuple autochtone se sent coupable d'avoir un jour « guidé » les Soviétiques dans leurs prospections souterraines, jouant le rôle de mushers (conducteur de traîneau à neige tiré par un attelage de chiens) pour les géologues à qui ils ont appris à survivre dans un climat rude. Comme bon nombre de peuples autochtones ailleurs dans le pays, ils ont permis le développement industriel de l'Union soviétique.

Le 29 juillet 2022, sur une rive du lac Baïkal, les Evenks de toute la Russie se réunissent pour la première fois. Peuple autochtone d'éleveurs de rennes, ils ont trouvé dans le Congrès toungouse l'occasion de visiter leur site originel, berceau de leur culture. Plus récemment, les Evenks occupaient un vaste territoire allant du fleuve Ienisseï au Kamtchatka, de la Yakoutie jusqu'à la Chine.

Pour les Evenks, la nature qui les entoure est toute leur vie. Chasseurs de tradition, ils sillonnaient les forêts orientales de Sibérie depuis des siècles. Ainsi, les Evenks se sont installés dans les taïgas de Yakoutie, au milieu des mélèzes, des myrtilliers et des mousses de renne. Ils vivaient en présence du cerf, de l'élan, de l'ours brun, du renard, du grand tétaras, de la zibeline, du taimen, du brochet, du corégone, de la perche et de la truite. Ce n'est donc pas un hasard si la toponymie des sites naturels a des racines Evenks.

La Russie est actuellement le troisième producteur d'or, tandis qu'un diamant sur trois extraits dans le monde provient de Yakoutie. Tant bien que mal, les Evenks cohabitent avec les industriels qui exploitent leurs terres sacrifiées sur l'autel de la croissance économique. La taïga est massivement abattue, les lits des rivières sont saccagés, les nappes phréatiques sont polluées, et les expertises ethnologiques en prévention de chaque chantier ne sont que trop rares, alors que la loi l'exige systématiquement. Les Evenks espéraient un meilleur lendemain pour leurs enfants, et ce d'autant que le permafrost se met à fondre sous leurs pieds.

La préservation des milieux naturels est pourtant la priorité des Evenks. Sans les rennes et l'environnement qui les nourrit, ils ne pourront plus exister en tant que peuple. Mais qui mieux qu'eux saurait prémunir la planète des bouleversements climatiques ?

EUX, CES INDIGENES ATTACHES À LEURS TERRES, CES AUTOCHTONES DES QUATRE COINS DU MONDE FONT PARTIE INTEGRANTE DES ECOSYSTEMES. ILS LES COMPRENNENT ET SAVENT LES ENTRETENIR. ÉCOUTONS-LES !

Même la fonte du permafrost pourrait avoir une solution locale. L'événement est catastrophique pour les régions septentrionales, mais il affecte aussi l'ensemble du globe avec la libération de méthane et de dangereuses bactéries. À Chersky, en Yakoutie, le directeur de la Station scientifique du Nord-Est a sa petite idée sur la question : Nikita Zimov a repris le flambeau de son père pour expliquer combien les grands herbivores sont importants pour équilibrer le milieu. En été, ils gardent l'herbe rase, limitant le développement des arbres qui absorbent la chaleur du rayonnement solaire. En hiver, ils dégagent la neige et permettent à la terre de se refroidir plus vite. Les rennes y ont bien sûr leur place, mais aussi yaks, bisons, chevaux, chèvres... in fine, cela vaut peut-être mieux que tout l'or du monde ?

**BRAHIM
BENKIRANE
&
ALEXANDRE
CHAPLIER**

FINALISTES

BIOGRAPHIE

Brahim Benkirane

Né en région parisienne en 1963, Brahim Benkirane a grandi à Casablanca. De retour à Paris pour ses études et sa vie professionnelle, il suit un parcours qui le mène des sciences de l'ingénieur aux sciences humaines et une nouvelle ambition prend forme : « découvrir l'Autre, le comprendre, témoigner de sa beauté ».

Il développe alors un regard ouvert sur le monde qu'il exprime avec toute la sensibilité de la photographie en noir et blanc dont il a appris la technique auprès de son passionné de père, et qu'il pratique depuis 1992. Il retourne finalement au Maroc et quelques années plus tard décide de se consacrer entièrement à son art. Depuis 2008, ses images sont régulièrement exposées, notamment à Casablanca, Rabat et Marrakech, et ont intégré plusieurs collections.

Parallèlement il s'implique dans l'organisation et l'animation d'ateliers photo pour partager et transmettre sa passion, et dirige pendant trois ans le pôle photographie de la fondation culturelle l'Uzine à Casablanca. Fin 2018 il décide de se recentrer sur sa propre production.

En 2019 il rejoint l'agence de photographie parisienne Hans Lucas et s'ouvre à la photographie documentaire pour témoigner des causes qui le touchent (il réalise notamment le livre photo « Ecrire l'avenir » pour témoigner de l'enseignement public au Maroc) – tout en continuant à rêver et à faire rêver à travers sa photographie artistique plus que jamais tournée vers l'évasion et la contemplation.

Alexandre Chaplier

Né à Paris en 1981, Alexandre Chaplier est un photographe français basé au Maroc. C'est lors de son cursus à l'école Penninghen qu'il confirme réellement sa passion pour la Photographie. Après un périple en Inde, il s'installe au Maroc en 2009 et décide d'y ouvrir son agence. Familier des commandes pour l'hôtellerie de luxe, la création design et l'édition, projets qu'il mène de front avec sa recherche personnelle.

Depuis 2016, il entreprend un travail photographique composé de clichés de rue qui tente de saisir la complexité du Maroc urbain d'aujourd'hui.

En 2019, il se tourne vers des productions photographiques plus intimistes.

En 2020, la Covid renforce encore plus cette intention.

Ses travaux photographiques ont été présentés dans différentes expositions collectives et festivals.

*SLOW
UP*





De Tanger à Agadir, de Safi à Oujda, Alexandre Chaplier et Brahim Benkirane se sont plongés sur des routes d'une autre époque celles qui ont été doublées par une autoroute. Leurs images racontent les kilomètres qui défilent et le temps qui passe tout au long de ces routes oubliées.

Alexandre Chaplier parcourt le Maroc depuis déjà plus d'une douzaine d'années mais il voulait aller plus loin que l'«autoroute-boulot-dodo» de ses déplacements professionnels, toujours optimisés qui le mènent d'un point à l'autre par l'emprunt des voies les plus rapides. Sa curiosité et son envie de retrouver des moments de vie lente le pousse alors à faire des «sorties d'autoroute» vers les nationales de l'époque où l'on prenait le temps des pauses, et à se rendre disponible aux rencontres fortuites que l'on peut y faire. Sans s'imposer, il réussit à entrer dans l'intimité des personnes et des lieux croisés et à retranscrire ces moments précieux et étonnants dans ses images qui nous mènent hors des sentiers battus.

Pour Brahim Benkirane, ces routes d'avant les autoroutes sont souvent celles qu'il faisait dans son enfance à l'arrière de la voiture de ses parents, dans le Maroc des années 70. C'est donc pour lui un grand retour dans le passé, dans ces rêveries d'enfant qui regarde le bitume et le paysage défilant sans cesse, des rêves d'infini qui ne l'ont pas quitté. Et qui partage dans ses images prises en route, des images de mouvement, de traversée de défilement. Elles sont prises depuis la voiture ou à pied, de la voie elle-même ou de ses paysages, et toujours depuis sa bulle de rêverie. Une galerie d'images mentales symbolisant la route et ses grands espaces.

Alexandre et Brahim font la route ensemble, Alexandre conduit doucement mettant ainsi l'équipage dans le ressenti de la lenteur du rythme de ces routes, et permettant à Brahim de prendre le temps de ses rêveries photographiques. Ils sont tous les deux dans observation et se donnent la possibilité de s'arrêter au moindre déclencheur d'envie, sans planification préalable. A chaque arrêt, alors qu'Alexandre se donne le temps de la découverte et des rencontres, Brahim le précède sur le trajet en marchant le long de la route et en la parcourant à pied, la découvrant sur un rythme encore plus lent. Le temps s'étire ainsi, du lever au coucher du soleil, tantôt en route et tantôt en pause.

A titre d'exemple, le trajet Casablanca Marrakech est parcouru le 12 juillet 2022 en 14h30 de routes intérieures au lieu des 2h30 d'autoroute...

A chaque sortie leur démarche s'est dessinée plus précisément, leur permettant d'offrir deux approches à la fois personnelles et complémentaires, créant à dessein une tension entre elles : l'une (celle de Brahim) en images noir et blanc ouvrant le regard vers l'évasion des grands espaces et la poésie de la route qui défile, et l'autre (celle d'Alexandre) en images couleur plongeant le regard dans l'intime et même l'insolite de cette vie de la route au temps des pauses.

**DAESUNG
LEE**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Daesung Lee est né en 1975 en Corée du Sud et vit à Paris depuis 2010.

À partir de 2010, il s'éloigne de la photographie documentaire et adopte une approche basée sur des mises en scène pour rendre visible l'impact du changement climatique sur les sociétés. Ses deux séries « On the shore of a vanishing island », « Archéologie du future » ont été primés (Prix Voies-off et Prix Lens Culture, Sony World photography awards et Prix Dahinden). Ils ont été exposés dans de nombreux festivals internationaux (dont Photoquai du Musée Quai Branly, La Gacilly en France) et publiés dans les médias du monde entier (dont Le Monde, The Guardian, The Washington Post, GEO).

En 2017, il aborde la question des déchets nucléaires au travers d'une fiction documentaire « La forêt Rouge » qui a été finaliste du Prix des Amis du Musée Albert Kahn et exposée dans des festivals à Bourg-en-Bresse 2019 et Brest 2020.

En 2022, il est invité par Magnum Photos à participer au projet artistique Saint Laurent « SELF 07 » qui a été exposé à Séoul.

En 2023, il a été un des 3 lauréats de la Bourse du Talent avec « Love your neighbours » et a été exposé du 12 décembre 2023 au 10 mars 2024.

“Ma méthode de travail est loin de la tendance actuelle de l'instantanéité, ce qui prive probablement mon travail de visibilité. Pour autant, c'est cette approche qui me semble la plus adaptée pour rendre compte de la complexité du sujet. Les tendances vont et viennent... L'idéal serait que les différentes approches documentaires puissent coexister de manière plus équilibrée sans qu'une approche écrase l'autre. Je me demande si la Bourse du Talent 2023 n'a pas justement choisi le thème de la nouvelle écriture documentaire dans le but de procéder à un rééquilibrage.”»

*LOVE
YOUR
NEIGHBOURS*



Durant le siège de Sarajevo, tout a très vite manqué dans la ville. L'argent n'était plus d'aucune utilité et tout pouvait s'échanger pour survivre. Vous pouviez vous offrir une femme pour quelques heures en échange d'une simple boîte de conserve de bœuf. C'était principalement des mères qui se battaient pour pouvoir nourrir leurs enfants affamés.



Una est bosniaque et Milijan est serbe ; ce jeune couple mixte se retrouve sur le mur d'une forteresse militaire abandonnée. Les mariages entre nationalités et groupes ethniques différents ne sont pas rares. Néanmoins, ces mariages «mixtes» sont toujours stigmatisés et restent un tabou social près de 30 ans après la guerre.

En 1992, la Bosnie-Herzégovine a déclaré son indépendance de la Yougoslavie à la suite d'un référendum. S'en est suivie la guerre de Bosnie avec le siège de Sarajevo. Partout en Bosnie-Herzégovine, les habitants se sont regroupés selon leur appartenance ethnique et se sont battus les uns contre les autres. Les amis et voisins d'hier sont devenus les ennemis et les meurtriers d'aujourd'hui. Durant les trois années de la guerre de Bosnie, ils se sont pillés, torturés, violés et tués les uns les autres. Un exemple particulièrement glaçant a eu lieu à Srebrenica en 1995 ; l'armée serbe y a tué de façon systématique 8 500 Bosniaques (musulmans de Bosnie) en l'espace de trois jours. La guerre de Bosnie s'est terminée dans une violence extrême et a laissée de profondes cicatrices dans la société. Le plus traumatisant de tout, c'est que ces crimes de guerre ont été commis par des personnes qui se connaissaient.

Je considère la société bosnienne comme une société souffrant de stress post-traumatique. Vingt-sept ans après la fin de la guerre, le traumatisme continue de hanter la société, et s'est même transmis à la génération d'après-guerre.

De ce fait, la société est toujours profondément divisée en trois groupes ethniques (Bosniaques, Serbes et Croates) dont les relations restent tendues. Beaucoup de jeunes ont quitté leur pays ou cherchent à le quitter faute d'espoir.

Cette série photographique mêle visualité imaginaire, photographie documentaire et photographies de famille pour illustrer les souvenirs de la guerre, les traumatismes et la frustration qu'elle engendre.

**BASTIEN
DESCHAMPS**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Bastien Deschamps est un photographe itinérant né à Paris en 1990. Après avoir travaillé dans le milieu du spectacle, il décide en 2015 de prendre la route et de se consacrer à la photographie à plein temps.

En 2018, il a obtenu une bourse du Wall Street Journal pour étudier à l'International Center of Photography (ICP) et a été diplômé du programme Documentary Practice and Visual Journalism en 2019. Depuis, il se consacre à ses projets personnels, partageant son temps entre le travail documentaire d'auteur, la photographie existentielle et l'exploration du médium photographique.

Il revendique sa pratique de la photographie comme une géo poétique. Pas vraiment dans un sens universaliste comme l'a théorisé Kenneth White, mais plutôt en abordant les questions sociales à travers le prisme du sentiment brut. Traiter des préoccupations sociétales avec la sensibilité et l'approche photographique d'un auteur. Utiliser les outils du journalisme ou de l'anthropologie (interview, immersion longue, recueil de témoignages, etc.) pour en faire une invitation à l'exploration et à la rencontre.

En 2020, il a lancé « Where the Border Runs : Tales from the River Sides », un voyage géo poétique de longue haleine. Articulé en cinq chapitres, ce projet suivra différents fleuves frontières dans le monde, en se concentrant à la fois sur leurs spécificités et leurs problématiques communes. Il travaille actuellement sur le deuxième chapitre le long du fleuve Maroni en Guyane française.

GARIMPEIROS



Un quad camouflé par des branches en cas d'intervention des forces de l'ordre. Dans ce campement la livraison d'une cargaison de la pirogue au camp, était facturée 5 g d'or (environ 250 euros).



Un garimpeiro travaille sur un chantier d'orpillage clandestin. Les chantiers alluviaux des orpailleurs sont dénommés «barranques», dérivé du portugais barranco qui signifie «berge». Deux moteurs sont utilisés. Le premier sert un jet à haute pression (bico jato) qui liquéfie les sédiments. Le second (maraca) sert à pomper la boue qui en résulte.

En Guyane française, le phénomène de l'orpaillage clandestin, même s'il a des antécédents historiques importants, a pris une force et une dynamique nouvelle depuis le début des années 1990. Des migrants légaux venus du Brésil ont alors importé les techniques et le système social de l'orpaillage développés en Amazonie brésilienne depuis les années 1970. Reprenant le mot brésilien pour les désigner, on parle désormais couramment des Garimpeiros et des importants dommages qu'ils causent à l'environnement et à la Guyane d'une manière générale : pollution des cours d'eau par le mercure, les hydrocarbures et les sédiments, pollution des sols par le mercure encore et les déchets d'exploitation, et insécurité qui serait liée à leur présence partout en forêt. Après un séjour de recherche préliminaire de plusieurs mois pendant l'été 2022, notamment afin de se créer les contacts nécessaires pour accéder à ce monde clandestin et de penser le travail photographique, le photographe prépare une seconde expédition d'un mois en forêt dans la région de Grand Santi autour des sites dit SERMI afin de vivre le quotidien de plusieurs garimbos (site d'orpaillage) et continuer notamment portraits et entretiens avec la possibilité de créer un travail plus intime.

L'impact sanitaire de l'orpaillage illégal qui touche dramatiquement les locaux, en particulier les amérindiens Wayana. Il prévoit de s'installer dans les villages de Talhuen et d'Elahé, particulièrement touchés et où il a déjà noué des liens. L'impact écologique. La série sera augmentée de photos aériennes prises par drone sur des camps d'orpaillages repéré par imagerie satellite.

La logistique sur les bases arrière de l'orpaillage, notamment à Ronaldo et Antonio di Brinco, deux villages d'appui situé juste en face de Maripasoula sur la rive Surinamaïse.

Finalement assez mal connu et souvent seulement considéré comme du banditisme ou une mafia dans l'opinion publique, la réalité des Garimpeiros est assez éloignée de ces clichés même si la violence reste très présente comme nous l'a prouvé malheureusement l'actualité récente. Ce travail s'inscrit dans la continuité du projet de Bastien Deschamps consacré aux fleuves frontières initié en 2020.

Il est nécessaire de donner une voix aux Garimpeiros pour mieux comprendre ce qui se joue dans ce territoire en marge parmi les marges. Sans pour autant minimiser la catastrophe écologique et sanitaire qui découle, littéralement, de leur activité.

GUILLAUME HOLZER

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Économiste de formation et aventurier, je suis parti à Cardiff au Royaume-Uni en 2006 à l'âge de 20 ans pour reprendre mes études, avant d'obtenir un master en Australie. Ce fut un voyage qui dura 13 ans et me fit découvrir une quarantaine de pays et autant de cultures.

Après avoir cofondé une ONG à 25 ans et m'être engagé pendant plus de 8 ans pour la protection des récifs coralliens et des communautés qui en dépendent en Indonésie, je deviens photographe de fait, afin de documenter le travail in situ pour les rapports destinés aux bailleurs, j'ai pris goût à la photographie. Autodidacte, j'ai choisi de continuer ce travail documentaire, recherchant l'expression contemporaine de la transformation de notre monde.

En 2018 je rentre en France, suit des études d'histoire de l'art au Louvre et intègre le laboratoire d'Eric Guglielmi † situé au Doc à Paris où j'ai approfondis mes connaissances techniques des procédés photographiques anciens, puis au laboratoire de Fred Goyeau, à Ivry-sur-Seine.

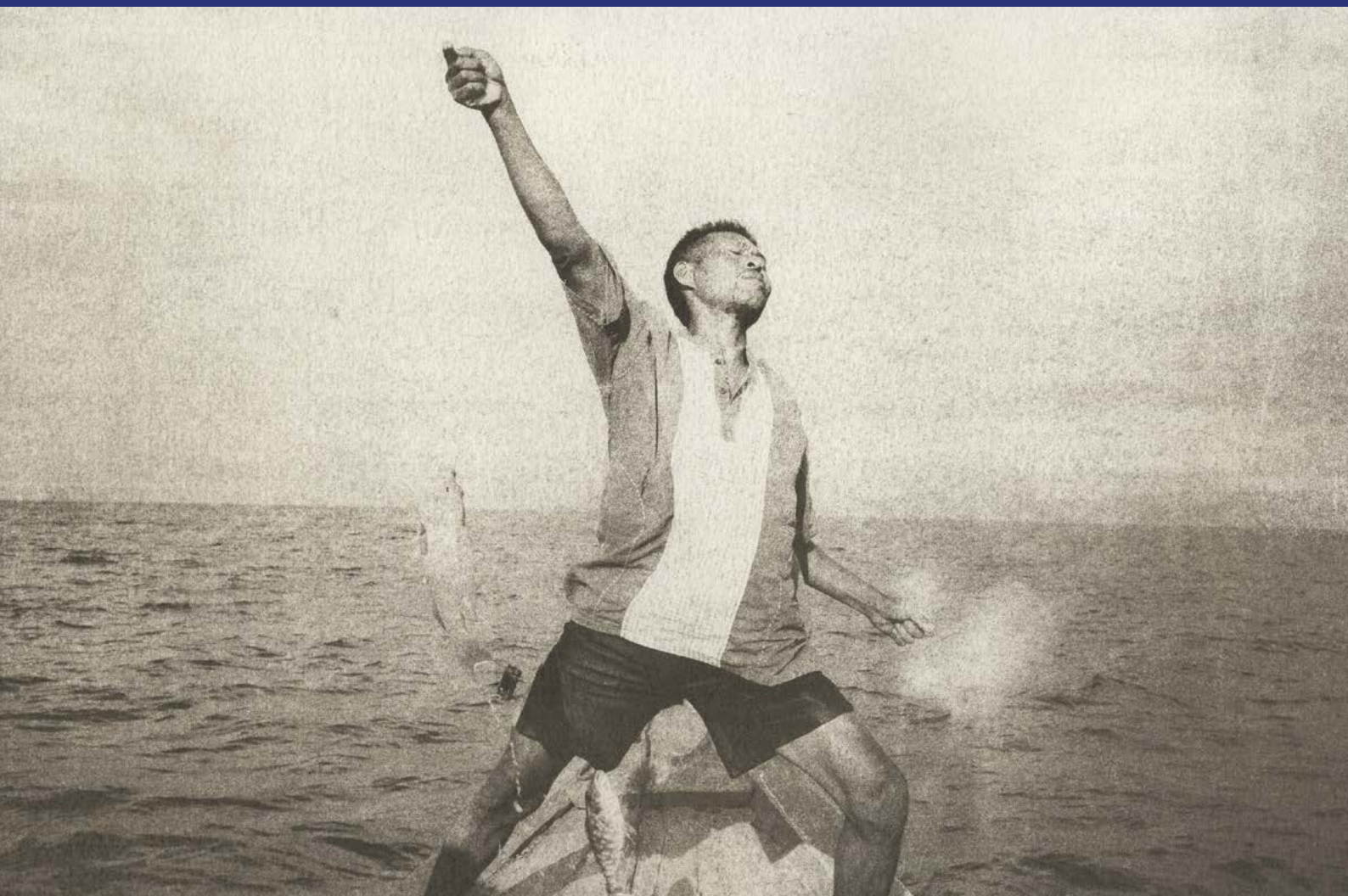
En 2023 j'ai auto édité mon livre "Territoire Nomade".

La base de ce livre est la synthèse de nombreuses années passées avec les nomades de la mer en Indonésie, à partir d'écrits personnels et de croquis tirés de mon journal de bord.

Il s'agit d'un voyage dans la relation entre lieu, mobilité et identité, où j'explore la fonction de déterritorialisation et les composantes de l'identité et du territoire, invitant le lecteur à traverser les domaines du nomadisme à travers l'histoire des communautés Bajau et Bugis.

TERRITOIRE NOMADE





Territoire Nomade est une exploration du nomadisme et de la liberté, c'est aussi la synthèse de 8 ans de vie en Indonésie auprès des « nomades des mers » lorsque qu'il consacrait son temps à la conservation des coraux avec ces communautés. Cette série sert de voyage dans la relation entre lieu, mobilité et identité, invitant le lecteur à considérer le nomadisme à travers l'histoire des communautés Bajau et Bugis.

Ces photographies ont été prises en 2019 dans l'archipel de Komodo en Indonésie et elles font parties de carnets de bord ainsi que de croquis où est exploré la fonction de déterritorialisation et les composantes de l'identité et du territoire. (Schizophrénie et capitalisme II, Deleuze et Guattari).

Le nomadisme symbolise la liberté physique et intellectuelle, le processus de libération des contraintes territoriales ou idéologiques. Il représente une résistance à l'enracinement et une ouverture à la fluidité et à la transformation. Après s'être libéré, le nomade peut s'installer ailleurs, adopter de nouvelles normes et créer de nouvelles relations avec son environnement. Cependant, cette « reterritorialisation » est temporaire ; elle permet son mouvement et le changement permanent et, d'une certaine façon, le condamne à être libre.

Dans les méandres des eaux scintillantes et des horizons infinis, Guillaume Holzer s'est retrouvé face à ce peuple rebelle qui défie les normes établies. Leur vie est un chaos rythmé par la résistance, la fluidité et la flexibilité. Ils sont les étrangers de ce monde, se déplaçant sans attaches ni identité fixe. Leur mode de vie est une danse avec l'inconnu, un pied en avant et un autre en arrière, sans jamais vraiment s'enraciner quelque part.

Les Bajau et les Bugis sont des âmes déterritorialisées, qui rejettent les frontières et les contraintes qui tentent de les emprisonner errant sans relâche, toujours en mouvement, comme des échos d'exils oubliés..

« Quelque chose résonne en moi lorsque je suis là, je me sens chez moi et je cherche à savoir pourquoi... Cette quête d'exploration reflète ma recherche personnelle de sens et d'identité. »

Que ce récit du nomadisme inspire tous ceux qui osent s'aventurer au-delà des frontières tracées, qui questionnent, créent et vivent avec audace. Car c'est dans cette errance que nous trouvons la liberté d'être véritablement nous-mêmes, libres comme des nomades de l'esprit.

**RICHARD
PAK**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

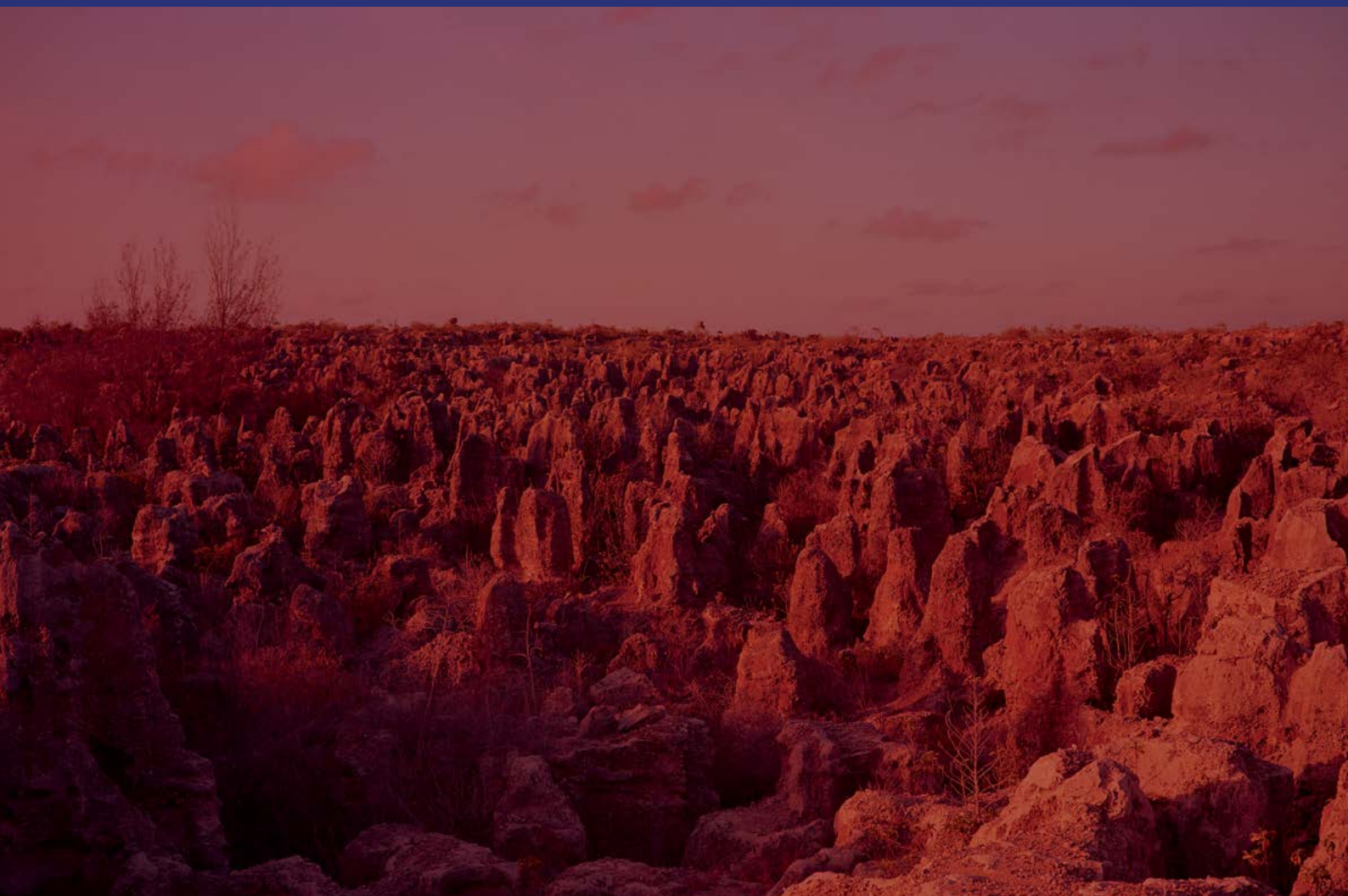
Artiste pluridisciplinaire né en France en 1972.

Dès ses premiers travaux il s'est intéressé à représenter l'intimité dans les sphères privées et publiques. Si observer comment vivent ses contemporains et représenter la struggle for life tissent le fil conducteur de ses recherches artistiques, l'attrait des confins le pousse aussi à s'intéresser à la question du paysage photographique. Il a entamé une anthologie sur l'espace insulaire qu'il développe depuis plusieurs années (cycle Les îles du désir, 2017-présent).

Richard Pak est régulièrement exposé en France et à l'étranger, il a publié deux monographies aux éditions Filigranes et en prépare une troisième chez Atelier EXB. Ses œuvres font partie de collections publiques et privées dont celles de la Bibliothèque Nationale de France et la Collection Neufelize OBC.

*L'ÎLE
NAUFRAGÉE*





À Nauru tout commence - et s'arrête - avec le phosphate, qu'un géologue européen découvre par hasard au début du siècle dernier. La surexploitation que vont en faire des puissances étrangères pendant soixante ans va appauvrir son sol pour enrichir le leur. À son indépendance en 1968 les centaines de millions de dollars de l'industrie minière font du nouvel État le plus riche du globe, qui les redistribue très généreusement à sa population. S'en suivent deux décennies d'euphorie où le peuple de pêcheurs se met à dépenser sans compter. Mais le phosphate s'épuise dans les années 1990 et avec les revenus exclusifs du pays... qui sombre alors jusqu'à être l'un des plus pauvres de la planète.

Autrefois recouvert d'une dense forêt tropicale, les quatre cinquièmes du territoire sont désormais un désert minéral, héritage d'un siècle d'extraction irraisonnée du précieux minerai. J'ai soumis les négatifs de ces paysages stériles à un traitement chimique à base d'acide phosphorique selon un protocole que j'ai mis au point. Produisant une esthétique qui nous emporte vers la fable mythologique, ces originaux ainsi sacrifiés dans le phosphate en ressortent irrémédiablement transformés, à l'image de l'île toute entière.

Et comme il n'y a pas de conte sans prince ni princesse ceux-ci sont incarnés par des haltérophiles et des candidates à l'élection de Miss Nauru. La micronation est une grande terre d'haltérophilie, le plus célèbre de ses champions fut même président. Photographiés haltères tenus au-dessus de la tête, ces princes évoquent le mythe de Damoclès qui avertit de la condition incertaine de la richesse et du pouvoir. Les portraits de reines de beauté locales font écho à l'économiste Keynes qui prenait l'image des concours de beauté pour illustrer le fonctionnement des marchés financiers. Ceci renvoi à la période trouble où Nauru fut un paradis fiscal et mis au ban des nations. L'ensemble se termine sur une note d'espoir et de légèreté avec l'insouciance de l'enfance. Puisque bien sûr...ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants !

La série s'empare de l'histoire bien réelle de Nauru, en Océanie, pour composer la fable photographique d'un minuscule royaume insulaire. On peut voir en filigrane de ce conte allégorique, où la fiction court après la réalité, une tentative d'avertissement à la planète entière.

**ALAIN
SCHROEDER**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Le photographe belge Alain Schroeder (né en 1955) travaille dans l'industrie photographique depuis plus de quatre décennies. Durant sa période de photographe sportif dans les années 80, ses clichés sont apparus sur plus de 500 couvertures de magazines.

En 1989, il a cofondé l'agence photo belge Reporters qu'il a mené de l'âge d'or des agences photographique jusqu'à l'ère numérique.

En 2013, il a changé de vie, vendant l'agence, pour poursuivre une vie de nomade. Il parcourt maintenant le monde en réalisant des reportages axés sur les problèmes sociaux, les gens et leur environnement. « Je pense la photo par série », dit-il, en ajoutant, « je m'efforce de raconter une histoire en 10 à 15 images. »

Il a remporté de nombreux prix internationaux dont ; Nikon Japan, Nikon Belgium, TPOTY (4x), Istanbul Photo (4x), Days Japan, Trieste Photo (5x), PX3, IPA, MIFA, BIFA, PDN, the Fence, Lens Culture, Siena (9x), POYI (4x) et World Press Photo (3x),...

Il est représenté en France par REA.

CLIMATE INJUSTICE



Kuakata, golfe du Bengale, division de Barisal, Bangladesh. Portrait de Harun, 38 ans et de son épouse Khadizar, 32 ans. Né à Kuakata, Harun travaillait dans le secteur de la construction et conduit désormais un pousse-pousse automatique. Lors du cyclone Sidr en 2007, la maison de son frère a été emportée par la mer. Debout sur ce petit bout de terre, il se souvient qu'il y a 15 à 20 ans, le rivage se trouvait à trois kilomètres.



Bogura, Saria Kandy, division Rajshahi, Bangladesh. Portrait d'Abdul Samad, 70 ans, pompant l'eau d'un puits devant chez lui. Il y a des années, la rivière était loin ; par la verdure en arrière-plan. Abdul a perdu une maison à cause de la rivière il y a 20 ans, mais pas cette fois (la rivière Jamuna a emporté 35 maisons le 4 septembre 2023). Il travaille dans une ferme et a de la chance car sa maison est toujours debout.

Le Bangladesh est gravement touché par les changements climatiques qui s'intensifient. Les principaux impacts ont des conséquences dévastatrices et incluent une augmentation des sécheresses et des inondations, la montée du niveau de la mer menaçant les côtes, une salinité accrue des rivières et des sols, la fonte des glaciers de l'Himalaya qui accentue l'érosion des berges des principaux fleuves, détruisant les infrastructures et les habitations, et provoquant des pertes de récoltes, de biens et de vies humaines.

Ces événements créent des problèmes de chômage, exacerbent la pauvreté et encouragent les migrations internes forcées qui deviennent de plus en plus courantes. Environ 2 000 personnes arrivent à Dhaka chaque jour. Les migrants se retrouvent souvent dans des bidonvilles urbains, tandis que certains s'installent sur des îles fluviales mouvantes appelées "chars", même si ces zones sont également vulnérables. Tandis que d'autres cherchent à émigrer vers l'Inde ou vers les pays du Golfe pour trouver du travail.

Le Bangladesh, densément peuplé et en grande partie situé à 12 mètres sous le niveau de la mer, est particulièrement vulnérable. Environ 50 % de ses terres seraient inondées avec seulement un mètre d'élévation du niveau de la mer et d'ici 2050, entre 15 et 20 % des terres pourraient disparaître, entraînant de 25 à 30 millions de réfugiés climatiques, déstabilisant le pays et les régions avoisinantes par des conflits et potentiellement par des guerres.

Le monde occidental est en grande partie responsable de ces changements climatiques à cause des rejets dans l'atmosphère de différents gaz à effet de serre. Une approche holistique est nécessaire pour comprendre les interdépendances complexes entre l'environnement et la société dans cette région vulnérable d'Asie qui a besoin d'aide, d'argent et de technologie.

Le Bangladesh est le premier pays affecté à grande échelle par les changements climatiques, mais tous les pays, y compris les Pays-Bas, l'Allemagne, la France et la Belgique, seront concernés tôt ou tard.

"Pour cette série, j'ai choisi de faire des portraits des personnes dans leurs environnements respectifs, ou ce qu'il en reste. Pour beaucoup, cela a changé (et continuera de changer) radicalement au fil des ans. J'ai estimé que c'était un bon moyen de montrer qu'ils ne sont pas responsables de ce qui leur arrive."

**BYRON
SMITH**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Byron Smith est un photographe indépendant américain actuellement basé à Athènes, en Grèce.

Avant de s'installer à Athènes à l'été 2019, il a travaillé comme journaliste à New York à partir de 2011. Son travail a été publié dans de nombreuses publications réputées telles que The New York Times, Getty Images, Le Monde, Libération, The Guardian, Der Spiegel et le Wall Street Journal.

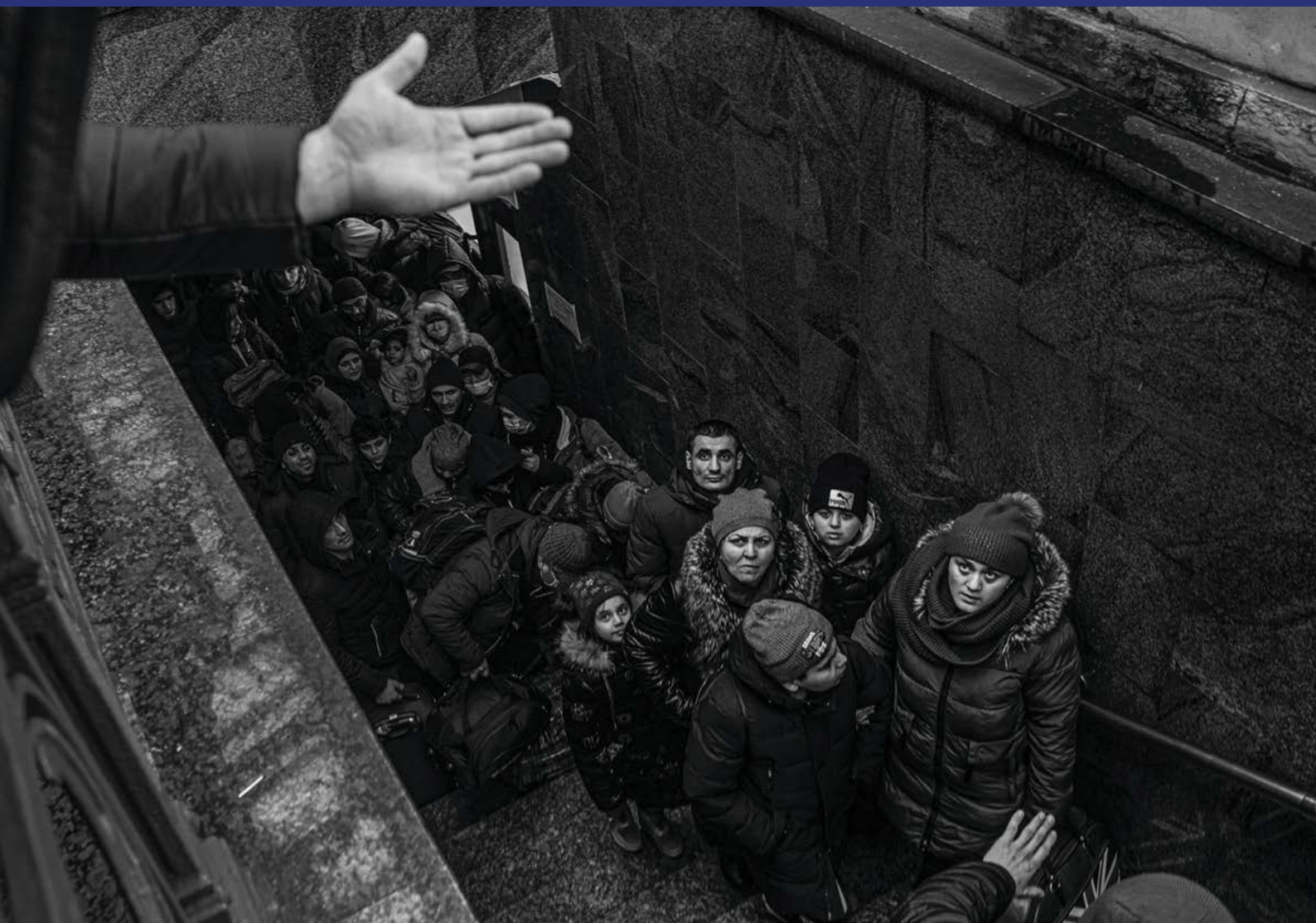
Le travail de Smith a été reconnu par de nombreux prix et bourses.

En 2022, il a été sélectionné comme membre de la VII Academy. Il a également été choisi pour rejoindre le Chico Book Review en 2023. De plus, il a été nommé premier finaliste du concours Athens Photo World 2022 et deuxième finaliste du concours 2020 pour son travail à Londonderry, dans le nord du pays, avant le Brexit. Irlande.

Une sélection de son travail en Ukraine de 2022 a été exposé au Capitole des États-Unis et à Oxford University en 2023, remportant une reconnaissance significative pour sa représentation du conflit en cours.

Dans l'ensemble, l'œuvre de Smith reflète sa passion et son engagement envers le photojournalisme documentaire traditionnel ainsi que son dévouement à capturer le plus fidèlement possible l'expérience humaine à travers son objectif.

TESTAMENT
'22



Des réfugiés ukrainiens font la queue pour monter à bord d'un train à destination de la Pologne à la gare centrale de Lviv, en Ukraine. 3 mars 2022. Moins d'une semaine après le début de la guerre d'agression russe en Ukraine, un million de réfugiés ont quitté leurs foyers



Un groupe de déplacés ukrainiens qui ont fui Irpin, banlieue de Kiev qui a connu d'intenses combats et bombardements, arrive dans une zone située avant la destruction du pont menant à la ville au cours de la 3^{ème} semaine de l'invasion russe. 12/03/2022.

En mai 2022, j'ai rencontré Natalya, une mère qui pleure son fils, enterré au cimetière d'Irpin, près de Kiev. Au cours des semaines précédentes, des centaines de corps avaient été exhumés dans les environs de Bucha. Elle m'a raconté comment son fils Alexander, 40 ans, agent immobilier, a été tué en tentant de la sauver au moment où les troupes russes entraient dans la ville alors qu'elle se cachait dans un abri souterrain. Deux semaines après avoir quitté sa cachette, la femme d'Alexander a informé sa belle-mère du sort de son fils. Elle a déclaré : « Lorsque les volontaires l'ont trouvé, il montrait des signes de torture et avait une blessure par balle à l'arrière de la tête ». Elle fait partie des nombreuses personnes que j'ai rencontrées et qui ont vécu des histoires tout aussi horribles.

Je fais des allers-retours en Ukraine depuis le début de la nouvelle phase de la guerre, le 24 février. Au fur et à mesure que mon approche de l'histoire progresse, mon objectif est de changer de vitesse et de travailler lentement dans les villages et les villes nouvellement libérés.

ENREGISTRER LES HAUTS ET LES BAS DES CIVILS QUI TENTENT DE TOUT RECONSTITUER, ALORS QU'ILS COMMENCENT A RECONSTRUIRE LEUR VIE, EST LE MEILLEUR ESPOIR DE NE JAMAIS LAISSER CES MOMENTS DISPARAITRE DANS UN LOINTAIN SOUVENIR TRAUMATISANT.

Depuis que la Russie a envahi l'Ukraine, près de six millions de réfugiés ont fui vers les pays voisins et sept millions sont actuellement déplacés. L'invasion a piégé la nation de quarante-quatre millions d'habitants dans une guerre avec l'une des armées les plus grandes et les plus sophistiquées du monde. Il est évident que l'armée russe a l'intention de briser la population civile en commettant des atrocités insondables, notamment des bombardements quasi constants, des exécutions et des viols systémiques, alors qu'elle tente d'avancer à travers les villes peuplées et les villages ruraux.

Les images se veulent un témoignage personnel mettant en lumière l'humanité au milieu des coûts incalculables de cette tragédie insensée. Je souhaite que la série apporte une juste contribution au corpus considérable de travaux et preuves de mes incroyables collègues documentant ces crimes toujours en cours.

Le titre de ce projet vient de la version du poème original "Testament" (Zapovit, 1845) de Taras Shevchenko, dont les œuvres littéraires sont considérées comme la base de la littérature ukrainienne moderne.

**LORRAINE
TURCI**

FINALISTE

BIOGRAPHIE

Le travail de Lorraine Turci porte sur les relations complexes qu'entretient l'être humain a son environnement ; il explore les interactions entre territoire, identité, transmission, nature, évolution et préservation.

Dans une écriture documentaire et humaniste, Lorraine raconte des histoires sensibles, où l'Autre révèle la richesse de son identité forte et se fait passeur de mémoire, jusqu'à incarner une forme de résistance. En interrogeant les nuances du réel, en dépassant les apparences, son travail donne corps à des récits où la pluralité du monde révèle sa beauté trouble

Diplômée des Beaux-Arts de Nantes et de l'Université Paris 8 en photographie, elle est membre d'Hans Lucas et photographe indépendante depuis 2019. Photographe documentaire, elle travaille régulièrement avec la presse, les institutions et les ONG (Géo magazine, Le Figaro magazine, Greenpeace, Amnesty International...) Lauréate de de la grande commande de la Bibliothèque Nationale de France et du Ministère de la Culture Radioscopie de la France en 2022, elle a bénéficié du mentorat de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles la même année et est en Gambie à l'invitation de l'Alliance Française de Banjul en 2024. Elle a reçu le soutien des bourses Brouillon d'un rêve de la Scam, de la résidence d'artiste Tenjinyama Art Studio de Sapporo au Japon, de Fluxus Art Projects de l'Institut Français ainsi que la Fondation Franco-Japonaise Sasakawa. Elle a bénéficié de résidences artistiques au Japon, à l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles ainsi qu'au Groenland. Son travail a reçu un Independent Photographer award et la mention spéciale de IWPA awards. Il a fait l'objet d'expositions en France et à l'étranger, notamment au Festival de La Gacilly, au Belfast Photo Festival, à Visa pour l'Image, au Norway Nordic Light Festival et au Warsaw Photo Days. En 2024, il est présenté à la Fisheye galerie à Paris, au festival Les Femmes s'exposent à Houlgate, à l'Alliance Française de Banjul ainsi qu'à la Bibliothèque Nationale de France.

*LA
RÉSILIENCE
DU CORBEAU*

Tempête de neige (fubuki) dans une rue de Sapporo, Japon



Malgré l'évolution des lois, les Aïnous sont encore victimes de discriminations (à l'école, dans les études supérieures, au travail et dans la société en général), poussant une grande partie des Aïnous à rester discrète sur ses origines, voir à les dissimuler, (y compris lors des recensements officiels, minimisant ainsi le nombre réel d'Aïnous).

Marais de Kushiro



À la rencontre des rares et ravissantes grues du Japon. Les ornithologues amateurs viennent des quatre coins du monde pour observer les magnifiques tancho, ou grues du Japon, aux marais de Kushiro. Peu importe la période à laquelle vous venez, c'est l'endroit où vous avez le plus de chance de les apercevoir : c'est le seul lieu au monde où ces sublimes oiseaux vivent toute l'année. Un fois leur partenaire trouvé, les grues du Japon sont fidèles jusqu'à leur mort. Elles sont traditionnellement un symbole de longévité et d'amour éternel. Elles figurent souvent sur les kimonos portés lors des mariages.

Japon. Hokkaido, c'est l'île du Nord. De grands espaces à la beauté hivernale. Un territoire de forêts, volcans, lacs et côtes sauvages. Territoire des ours et des Aïnous, un peuple de chasseurs-pêcheurs aux croyances profondément animistes, présent depuis le 9e siècle. Autrefois nommée Ainu mosir, Hokkaido est colonisée pour être intégrée à l'empire du Japon, il y a seulement 150 ans.

L'organisation politique, la religion, la mythologie de tradition orale, les tatouages rituels des femmes, les arts, la langue sans parenté confirmée avec d'autres, et un aspect physique différent des japonais étaient tous autant de révélateurs d'une identité forte.

Dans un déroulé qui fait écho au sort de nombreux autres peuples autochtones de par le monde, les Aïnous ont été persécutés et ont subi une longue politique d'assimilation forcée. Interdits de communiquer dans leur langue, de chasser et pêcher, déracinés, forcés de renier leurs rites, leurs arts et leur mode de vie, ils furent l'objet d'une discrimination calculée.

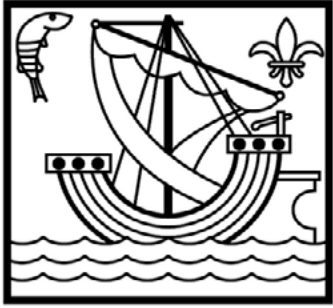
La culture traditionnelle est aujourd'hui difficile à cerner du fait de cette répression et du métissage, mais les Aïnous sont de plus en plus fiers de leurs origines, s'éloignant peu à peu de la honte liée aux discriminations encore présentes.

Malgré les difficultés, le profil d'une société japonaise multiculturelle incluant les Aïnous se construit petit à petit. Le mode de vie de jadis et les coutumes ne sont plus, mais les héritiers de cette culture œuvrent à se la réapproprier, quitte à devoir la réinventer parfois, faute de continuité dans la transmission. Beaucoup gagnent notamment leur vie en proposant une vitrine de la culture aïnou aux touristes. Mais derrière l'image donnée aux visiteurs, la communauté lutte pour préserver une forme d'authenticité malgré - et avec - la société moderne, révélant les ambivalences de son héritage.

Ce travail réfléchit à ce que signifie vivre ensemble aujourd'hui, entre revendications, réconciliation et compromis ; il aborde le sentiment d'appartenance au sein d'une communauté dans le double processus de préservation et de réinvention de sa propre culture.

LA CULTURE AÏNOU N'APPARTIENT PAS QU'AUX MUSEES : GRACE À LA RESILIENCE DE SON PEUPLE, ELLE EST VIVANTE ET CONSTITUE UNE IDENTITE FORTE. DES HISTOIRES DE MILITANTS, D'ARTISTES... ET SURTOUT DE GENS ORDINAIRES.

Des partenaires



**BOULOGNE
BILLANCOURT**



Clermes

Des fichiers libres de droits presse

Nous sommes heureux de mettre à disposition de la presse une sélection de photographies des finalistes et des lauréats des Rencontres Photographiques de Boulogne-Billancourt 2024, disponibles en libre droit pour usage presse. Pour accéder et télécharger ces images, veuillez visiter : <https://dam.clermes.fr/index.php/s/yc2bKKk3FDGJqwN>

Des expositions à venir et une prochaine édition

Nous vous informerons sous peu des dates précises et des lieux des expositions des lauréats des Rencontres Photographiques de Boulogne-Billancourt, qui se tiendront en **mai 2024**. Ces expositions promettent de mettre en lumière des talents exceptionnels dans le cadre enchanteur de Boulogne-Billancourt et nous avons hâte de partager avec vous ces moments forts.

Par ailleurs, nous sommes ravis de vous annoncer que les **prochaines Rencontres Photographiques de Boulogne-Billancourt se dérouleront entre le 8 au 11 novembre 2024**. Marquez ces dates dans vos agendas pour ne pas manquer cet événement phare de la photographie à caractère documentaire.

Pour toute demande d'information complémentaire, n'hésitez pas à nous contacter à l'adresse contact@rpbb.fr. Nous sommes à votre disposition pour enrichir vos reportages et répondre à vos questions.

Au plaisir de vous retrouver très bientôt pour ces occasions uniques.